

ÉMILE ZAVIE

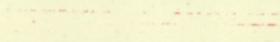
POUTNICK

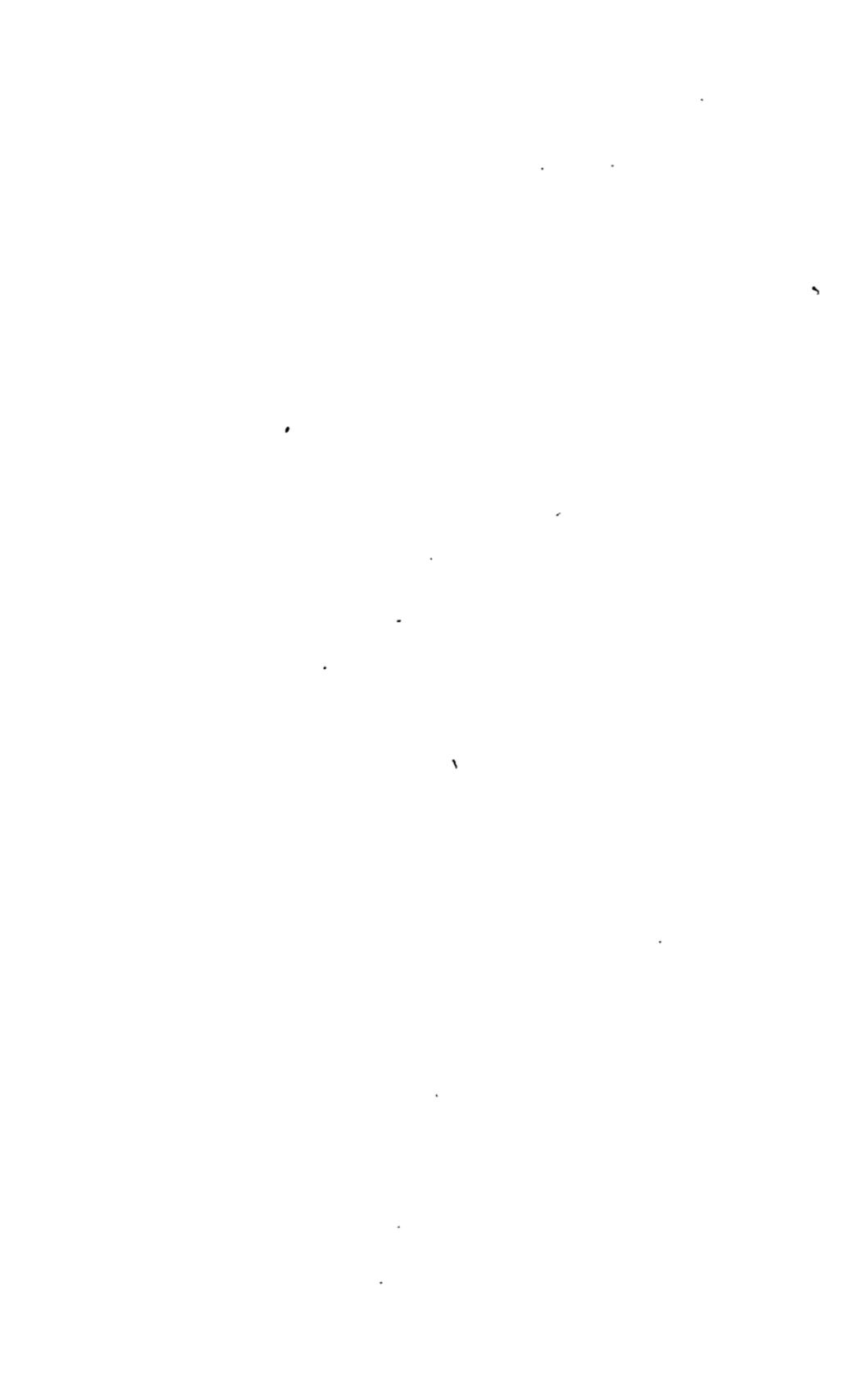
LE PROSCRIT

nrf

Cinquième Edition

Librairie Gallimard





POUTNICK LE PROSCRIT

*C'est le malheur des temps que
les fous aient à conduire les aveugles.*

SHAKESPEARE.

DU MÊME AUTEUR :

- PRISONNIERS EN ALLEMAGNE, préface d'Henry Céard, de l'Académie Goncourt. (*Berger-Levrault, 1917.*)
- LA RETRAITE, roman. (Edition définitive, *N. R. F.*, avec postface de M. Léon Deffoux.)
- AVENTURES DE CINQUANTE FRANÇAIS. (D'Archangel au Golfe Persique.) (*Edition définitive N. R. F.*)
- LES BEAUX SOIRS DE L'IRAN, roman. (*Edition définitive N. R. F.*, avec préface de M. André Billy.)
- PARIS-MARSEILLE, roman. (*Renaissance du Livre, 1921.*)
- POUTNICK LE PROSCRIT, roman. (*Renaissance du Livre, 1922.*)
- SOUS LES MURS DE BAGDAD, roman. (*Renaissance du Livre, 1923.*)
- LA MAISON DES TROIS FIANCÉES, roman. (*N. R. F., 1925.* Prix de la Renaissance, 1926.)
- LA COURSE AUX REBELLES, roman. (*N. R. F., 1928.*)
- LES DIEUX DE LA TRIBU, roman. (*N. R. F. 1929.*)
- CHAABANE, roman. (*N. R. F., 1932.*)

A PARAÎTRE

- LE DEUXIÈME COMTE D'ORMOISE, roman. (*N. R. F.*)

ÉMILE ZAVIE

POUTNICK
LE PROSCRIT

nrf

Cinquième Édition

Librairie Gallimard

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1933.*

A
CELLE
QUE L'ON NOMMAIT
DONA LUGIA
POUR QU'ELLE COMPRENNE
AUJOUR'HUI
LE SECRET DU DRAME
QU'ELLE A TRAVERSÉ
AUTREFOIS.

POUTNICK, LE PROSCRIT

*Proscrit, oui mon POUTNICK, et de partout un peu
Et contumax en outre et de surcroît relaps,
O ces prisons sans porte! O ces bûchers sans feu!
Avec à chaque aurore, hélas! le dernier schnaps.*

*Proscrits, suppliciés et revenants, en outre
Et partout ce tableau du jumeau ressemblant,
De la trop courte paille à la trop haute poutre
Ces jugements martiaux mais sur des faux-semblant.*

*Régulier, certes, mais rebelle!
Fidélité de l'insurgé!*

*Et dans la nuit des ambulances cette Belle
Mordant le mouchoir chaud des deux fronts éponnés.*

*Dur métier, mon ZAVIE
Et sans doute inavouable,
Le roman de l'exil s'écrira sur le sable
A qui le saura lire est la source de vie.*

ANDRÉ SALMON.



PROLOGUE

CE QUE L'ON PRÉVOIT

Dans la première salle de ce club, un homme entra. Il était en chapeau mou et pardessus noir. Quelques femmes se retournèrent. Déjà, plusieurs officiers cosaques dévisageaient l'indiscret et de riches Arméniens, habitués, cependant à feindre, dissimulaient mal une curiosité craintive.

— Vous le connaissez?

Une jeune fille, aux yeux d'azur glacé, posait cette question, en se penchant vers sa voisine. Mais celle-ci, soit surprise ou indifférence, eut un frileux mouvement de tout le corps. Puis elle fit remonter ses fourrures sur ses épaules découvertes, comme si l'inconnu avait apporté avec lui quelque chose du vent qui inclinait les hauts cyprès contre les fenêtres du salon.

— Je ne sais plus où je l'ai vu...

D'autres personnes, prises aussi d'inquiétude, continuaient de surveiller l'étranger. Des conversations s'étaient brusquement interrompues et l'on sentait, ainsi qu'au théâtre, quand il va se passer quelque chose, comme un effort vers le silence.

C'est qu'en ce mois de décembre 1917, à Tiflis, tout visage nouveau prêtait au soupçon. Les pires racontars circulaient. On annonçait que les forces du Caucase, gagnées à la cause révolutionnaire, abandonnaient le front de Trébizonde à Tabriz et se repliaient en bandes désordonnées sur les régions de l'arrière, bonnes à piller. Tiflis, notamment, apparaissait à ces affamés ainsi qu'une proie facile et désirable. Chaque jour, des soldats, sans armes apparentes erraient à travers les rues, comme s'ils cherchaient à reconnaître la ville. Aussi les boyards en fuite, les marchands tapissés de roubles et les fonctionnaires qui s'étaient retranchés au Caucase, dans cet asile de l'ordre ancien, examinaient-ils avec méfiance les physionomies suspectes.

L'inconnu qui venait d'entrer dans ce club privé retenait donc l'attention des assistants, peut-être parce qu'il était solide, d'aspect froid, et qu'il marchait avec assurance. Les femmes, il est vrai, remarquaient surtout son visage long et ses yeux au regard dur. Les hommes, par contre, intrigués par son costume, se demandaient ce que venait faire cet Européen dans une réunion d'officiers et de nobles russes.

Cependant, l'étranger se dirigeait vers la salle du fond, sorte de jardin et de serre chaude où des couples tournaient aux sons d'un orchestre en sourdine. A ce moment, un officier français, en dolman de couleur kaki, rejoignit le visiteur et, sur un ton doucement paternel :

— Quelle tenue, mon cher lieutenant! Tâchez de vous convaincre que vous êtes loin de Paris! En civil et dans ce costume-là encore, c'est la meilleure manière de ne point passer inaperçu dans ce pays où les diplomates, les agents secrets, les chargés de missions, hier moines, fonctionnaires ou sous-diacres sont tous affublés d'un uniforme... Surtout au milieu de ces Russes en casquettes, dont le plus humble est fier d'arborer un

vêtement qui le fait passer pour un officier. Et n'oubliez pas, je vous prie, que nous, Français, nous sommes l'objet de toutes les calomnies.

L'homme au pardessus noir, ainsi interpellé, répondit :

— Mais, commandant, il me semble que je me conforme aux derniers ordres reçus...

— Il vaut mieux, croyez-moi, rester en lieutenant d'infanterie plutôt que de se montrer habillé comme un Parisien de Moscou, avec l'espoir de se conformer à des ordres qui datent d'hier peut-être, mais qui seront sûrement contredits par d'autres que nous recevrons demain. Car ces gens qui prétendent nous conduire, sont aussi déconcertés que ces Russes qui ont renoncé à l'autorité.

— Vous ne pouvez pas croire, commandant, que nous sommes élégants avec nos costumes dépareillés.

— Comment, dépareillés? demanda l'officier en kaki.

— Mais oui!... Vous connaissez aussi bien que moi celui de vos officiers qui arbore un képi rouge galonné d'or avec une culotte de cheval kaki... Et le commandant qui a été rappelé? Il était en bleu de ciel après la pluie! Et le général? Lui, il a trouvé très couleur locale de se déguiser en cosaque d'opérette. Et il se promène avec un immense manteau en poil de chèvre dérobé dans une guérite.

— C'est vrai! approuva l'officier... Pourquoi sont-ils ainsi?

— Ils finissent d'user, commandant...

— User? Et quoi donc?

— ...Leurs vieux uniformes. Et ils touchent des primes pour des costumes neufs qu'ils ne portent pas, qu'ils ne font même pas exécuter, pour des bottes qu'ils ont bien soin de laisser chez le bottier, pour des courroies de cuir qui restent sur le dos des vaches — âmes sensibles, va! — pour des chevaux qui demeurent chez

les maquignons, pour des autos qu'ils ignorent (ils vont à pied ou prennent le train, qui est gratuit), pour des frais de représentation enfin, de plus en plus élevés. Et que « représentent-ils ? » Ils comptent leurs économies, voilà. Et nous en connaissons qui ont plus de deux cent mille roubles Catherine, alors qu'ils sont venus ici avec leur solde de sous-officier.

« Ce que les Russes doivent être effarés par ces costumes disparates empruntés à toutes les armes ! Il y a même un marin qui a arboré un béret basque. Qu'en dites-vous ? »

L'officier en kaki se tut, car il se sentait visé. Mais son naturel reprit vite le dessus :

— Enfin, vous êtes venu, comme je vous le demandais. Vous me cherchiez?... Vous tombez bien. Il y a quelqu'un qui désire beaucoup vous connaître. Heureuse jeunesse ! Une délicieuse Arménienne — mais oui, il en est de délicieuses — de la meilleure société, naturellement...

Et le lieutenant en pardessus noir se laissa conduire par son commandant — un brave homme, au demeurant, avec sa grosse figure — auprès d'une jeune personne qui les regardait venir sans en avoir l'air.

— Permettez-moi... Mon jeune camarade, le lieutenant Edouard Rupert... Mademoiselle Line-Lina...

Celui qu'on présentait comme le lieutenant Edouard Rupert s'inclina, cependant qu'une voix flûtée, une voix pas du tout naturelle, répliquait avec une lenteur cérémonieuse :

— Monsieur, je suis vraiment très honorée. J'ai souvent, déjà, de vous beaucoup entendu parler.

La petite personne offrit à Edouard Rupert une main aux ongles carminés. L'officier y posa les lèvres, se conformant à ces manières de cour que les Russes pratiquent sans discernement, aussi bien dans un salon qu'au milieu de la chaussée ou sur le bord d'un trottoir.

— Il y a longtemps que vous connaissez le commandant Dauray-Mantégu?

Mais le commandant lui-même répondit à la question de Line-Lina.

— Le lieutenant Rupert n'est à Tiflis que depuis une quinzaine de jours. Et je crois que je ne l'aurais pas aperçu tout à l'heure si vous ne m'aviez fait remarquer ce gentleman sur qui tout le monde se retournait...

Cependant, Edouard Rupert examinait cette foule, la plus disparate qu'il fût possible de rêver, où se coudoaient des chefs cosaques et des fonctionnaires, des princesses en rupture de couronne et des généraux qui fuyaient leurs armées, des usuriers couverts d'astrakan et des grands-ducs qui ne valaient plus que les roubles à quoi leurs têtes avaient été mises à prix. Et dans ce club, qui n'était pas sans rappeler les cafés-jardins de Bullier ou certains casinos de stations thermales, cette nuit-là, tous ces gens semblaient s'être donné rendez-vous. Ils se pavanaient le long du promenoir, se saluaient avec conviction, buvaient dans le premier salon, dansaient dans le second, comme si ce refuge hors du siècle n'avait été édifié que pour leur permettre de prolonger le passé — ou de s'étourdir.

Line-Lina surveillait le lieutenant Rupert. Elle le trouvait sans doute à sa convenance, avec son visage ardent et pâle, ses yeux tristes et sa bouche un peu méprisante.

— Vous êtes surpris de voir tant de femmes? dit-elle d'un ton étudié.

— Il faut bien que les femmes se réfugient dans un endroit paisible, dit-il...

— Vous désirez peut-être aller à la rencontre de votre mauvais destin?

— Il y a donc un bon et un mauvais destin?

— Bien sûr. Et le mauvais, toujours on le trouve quand on le cherche avec un peu d'application.

Edouard Rupert ne répondit point. Line-Lina essaya de voir ce qui pouvait distraire le lieutenant, mais elle n'aperçut que des femmes qui souriaient au milieu d'uniformes cérémonieux.

« Comme on se sent loin, dans ce club — songeait Rupert — de la fusillade nocturne, des assassinats de plus en plus fréquents et de tous les signes avant-coureurs de la tourmente qui se prépare!... »

Et, tout haut, il demanda :

— Où est allé le commandant Dauray-Mantégu?

— Les laquais du Club de Sion et du Club de Paris aussi se sont, ce soir... comment dites-vous?... mis dans la grève. Monsieur Dauray est à l'office pour nous faire servir.

— Comment? Mais il ne fallait pas...

— Laissez-le. Il sait ce qu'il doit. Vous l'auriez embarrassé.

Des Russes, en effet, se pressaient près des comptoirs. Des officiers portaient des carafes, des verres, une chaise, une table. Ils les tenaient à bout de bras comme des sabres ou des lances et riaient de cet imprévu. Ils s'excusaient avec des plongeons raidis, des politesses brusques et méticuleuses. Quelques femmes, droites sur leurs hauts talons, se tenaient autour d'un tabouret : on ne trouvait plus de sièges.

— Jamais Tiflis n'eut si multiples visiteurs. Qui peut prévoir ce qu'il en adviendra?

— Vous êtes Russe, Mademoiselle?

— Non, je suis Arménienne... Vous resterez longtemps à Tiflis, Monsieur le lieutenant?

— Je ne saurais préciser. Un soldat ne peut pas...

Line-Lina marqua quelque dépit de cette réponse diplomatique. Elle se détourna, d'abord, puis comme elle ne savait pas boudier longtemps, elle avisa la main d'Edouard Rupert, posée sur le bord de la table, une main ferme d'homme qui manie les armes :

— Oh! sous vos indifférentes apparences, il y a en vous un être loyal et franc.

— Vous croyez?

— J'aime ces caractères-là beaucoup... Si vous me permettez, je vous dirai... Vous voulez bien?...

Elle étendit le bras vers le poignet du lieutenant. Il acquiesça en souriant. Line-Lina se mit à examiner la paume large et forte, aux lignes accusées.

— Oh! qu'est ceci? soupira-t-elle, l'air grave soudain. Qu'est ceci? Un seul amour, une seule femme... Et devant elle, vous qui paraissez si fort, vous n'êtes que faiblesse...

Elle récita d'une voix changée, avec l'intonation d'une écolière :

— Vous ne la connaissez pas... Même son nom véritable, toujours vous l'ignorerez. Et, avant que vous puissiez tout apprendre, vos yeux se trouveront dans l'obscurité de la nuit.

— Je deviendrai aveugle? Cela ne me plaît guère.

L'Arménienne reprit, d'un ton plus naturel :

— Vous êtes un dévoué gentilhomme. Que Dieu vous garde, Monsieur. Mais voici votre ami et des cafés glacés.

— Et c'est tout? demanda Edouard Rupert.

— Ce sera tout, répondit-elle.

— Vous ne voyez plus rien?...

— Peut-être... Je préfère croire que je ne distingue rien.

— Dites encore...

— Quoi? Que vos amis deviendront vos ennemis?... Qu'il faut s'écarter de votre chemin? Que...

Edouard Rupert retira sa main au moment où Dauray-Mantégu apparaissait avec trois tasses sur un plateau.

— Je parie que Line-Lina vous disait la bonne aventure? Ah! c'est une femme étonnante!

— Et vous, Monsieur? Voulez-vous?

— Vous me l'avez déjà contée, repartit Dauray-Mantégu.

— Et alors?

— Je craindrais que vous ne disiez pas cette fois-ci ce que vous m'aviez annoncé la première fois.

— Vous êtes aimable, par trop... Mais vous avez raison : cela peut changer...

— Mon avenir est à transformation! Eh bien, cela me contrarierait que vous puissiez découvrir maintenant des choses nouvelles.

— J'ai également annoncé que vous aviez beaucoup voyagé sur la mer...

— Rien ne vous échappe du passé...

— Que vous aviez été officier sur un bateau avant d'être officier français sur un cheval russe dans le Caucase! poursuivit Line-Lina. Et ça, c'est bien rigolo. Est-ce erreur?

— C'est la vérité. Et vous m'avez averti, je m'en souviens : des « hauteurs et des bassesses », ce que j'ai traduit : « des hauts et des bas » : une longue vieillesse de tristesse et d'expiation pour avoir le temps du repentir.

— Oui, c'est à peu près cela; mais pourquoi traduire? repartit l'étrange fille en tenant fixés sur Dauray-Mantégu ses grands yeux d'orientale. « Et vous faites sage-ment de garder souvenir. Ah! qui peut lire nos destins, Monsieur, exactement? Celui qui, à ces hauts seigneurs de Crimée, de Petrograd, de Tobolsk, aurait annoncé qu'un soir ils danseraient, dans Tiflis, pour ne plus penser à la désastreuse ruine, l'auraient-ils cru? Pas plus que vous! »

Edouard Rupert étudiait tour à tour Line-Lina et Dauray-Mantégu. Celui-ci, calme comme à son ordinaire, se mit aussitôt en frais de quelques explications,

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(Extrait du Catalogue)

JOSEPH CONRAD

Œuvres complètes

Traduites de l'anglais

sous la direction d'André Gide et G. Jean-Aubry

HENRI MICHAUX

Écuador

Un Barbare en Asie

W. SEABROOK

AVENTURES EN ARABIE

(Traduit de l'anglais par Gabriel des Hons)

R.-L. STEVENSON

Dans les Mers du Sud

(Traduit de l'anglais par M^{lle} des Garets)

"LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS"

ROBERT GRAVES

Lawrence et les Arabes

(Traduit de l'anglais par Jeanne Roussel)

"VIES DES HOMMES ILLUSTRES"

Voyageurs et Conquérants

LA VIE DE

BOUGAINVILLE

par Jean Dorsenne

LA VIE DE

FERNAND CORTÈS

par Jean Babelon

LA VIE DE

CHRISTOPHE COLOMB

par Jakob Wassermann

(Trad. de l'allemand par L. Reiss)

LA VIE DE

FRANÇOIS PIZARRE

par Louis Baudin

LA VIE DE STEVENSON

par Jean-Marie Carré

"LES DOCUMENTS BLEUS"

JEAN-RICHARD BLOCH

Sur un Cargo

Cacaouettes et Bananes

EUGÈNE DIEUDONNÉ

La Vie des Forçats

STÉPHANE FAUGIER

Quand j'étais Négrier

GEORGES R. MANUE

Sur les Marches du Maroc insoumis

MARCEL MONTARRON

Ciel de Cafard

IDA TREAT

La Croisière secrète

Collection "SUCCÈS"

MARIUS LARIQUE

Les Hommes punis

Dans la Brousse avec les Évadés du Bagne

L'IMPRIMERIE MODERNE, MONTROUGE

Extrait de la publication